

Zeitschrift: Die Schweiz = Suisse = Svizzera = Switzerland : offizielle Reisezeitschrift der Schweiz. Verkehrszentrale, der Schweizerischen Bundesbahnen, Privatbahnen ... [et al.]

Herausgeber: Schweizerische Verkehrszentrale

Band: - (1935)

Heft: 7

Artikel: Fraicheurs

Autor: [s.n.]

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-778902>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



La mauvaise saison est venue pour les malfaiteurs, où les pas restent écrits dans l'asphalte, où la police n'a qu'à lire par terre pour retrouver l'auteur du coup; mais les honnêtes gens aussi y laissent leurs talons. Car voici les canicules où la terre, tournant comme une oie à la broche, offre son ventre au feu.

« Dites, Monsieur, que nous n'étions pas faits pour ça ! » gémit avec un sourire lamentable mon voisin de banquette, dont la chaleur a fait, malgré qu'il ait poussé aux limites de la correction ses allègements vestimentaires, l'image d'une pivoine où viendrait de passer l'arrosoir. « Les courants d'air mêmes, Monsieur, qui ne marchent plus ! »

Ils étaient bien heureux, allez, les voyageurs des tout premiers chemins de fer qu'on voit dans les revues amusantes. Les wagons n'avaient pas de toiture. On débarquait plus noirs que la locomotive, mais au moins on était à l'air ... J'aurais bien envie de lui répondre : « Hélas oui, Monsieur ! » Mais déjà la température ne permet plus les efforts de ce genre.

« Il faudrait ... » Mais non, il ne faut plus rien, rien que souffrir, souffrir, souffrir. L'été vient de toucher à son heure la plus opaque, où les nuages mêmes qui lèvent leurs rondeurs à l'entour de l'horizon, ne se sentant plus la force de monter, restent là au bord du paysage implacablement bleu, comme des aérostats en panne, ou comme les coupoles baroques d'une inhabitable cité. Et chaque membre qu'on lève est lourd comme un bagage qui ne vous appartiendrait pas.

Mais, canicules, on vous pardonne tout, parce que c'est vous qui nous enseignez les délices de la fraîcheur.

Il y a quelque part un café divinement tempéré que je sais, tapissé de volières et d'aquariums et d'hélices tournantes, où tout à l'heure je suçoterai au chalumeau un gin fizz glacé comme la neige.

Il y a quelque part une terrasse que je sais, si miraculeusement placée dans l'axe de la seule brise égarée dans la fournaise, où l'on m'apportera sur un signe du doigt un carafon de blanc d'Aigle dansotant dans son seau givré.

Il y a un jardin aussi, que des marronniers défendent du soleil avec leurs dix mille mains noires aux doigts ouverts, où m'attendent la

Phot. : C. Budry

FRAICHEURS

confortable canette à côtes, et un petit gravier qui sous le pied fait un bruit de ruisseau.

Il y a cette plage de fin gazon que le lac rafraîchit par-dessous, et par-dessus toutes ces ombrelles frémissantes des acacias, qui captent les souffles quand il n'y en aurait plus pour personne, et l'eau plus fraîche que des draps, dont tant de jolis corps cuits de soleil ne font pas monter la température d'un rien. Il y a là-bas une cascade que je sais, au bord d'une route valaisanne, où les voitures stoppent irrésistiblement pour se laisser doucher une minute à ses embruns glacés, fins comme le brouillard, qui sont comme une poussière de glacier.

Et puis, ô canicules, je prendrai le chemin de la montagne où se desserre votre étreinte devant les longs frissons qui coulent des sommets.

Au premier portail mal équarri de l'alpage on vous dit: passage interdit. Ici la petite patte de l'alchimille garde tout le jour sa gorgée de rosée intacte dans sa paume; des sources faites uniquement pour le bon plaisir vous sortent là, grosses comme le bras, dans une caisse de sapin, où, quand vous les plongez, vous sentez vos bras se détacher du corps. Là les mélèzes vous désaltèrent les yeux de leur couleur si fluide, et les oreilles de leur rumeur si douce, qu'on dirait deux brises qui se caressent l'une à l'autre. Fraîcheurs, fraîcheurs divines, vous êtes filles des canicules ...

A droite: La Cascade de Pissevache entre St-Maurice et Martigny, en Valais

